

ΚΑΤΑΡΤΙΣΤΩΝ ΤΩΝ ΕΚΕΙΝΩΝ
Η ΟΨΙΝ ΑΧΕΝΟΥΣ ΟΠΙΣΘΙΝ ΕΥΒΑ-
ΧΧΟΟΣ ΔΕ ΧΕΠΕΤΝ ΛΥΩ ΠΕΓΩΝΤΗ
ΓΕΥΘΟΝ ΚΟΥ ΕΙΧΝΑΣΟΥΣΑΝΤΑΝΤΕ
ΛΥΣΟΥΧΑΧΕΝΟΥΣ ΟΠΙΣΘΙΝ ΕΥΒΑ-
ΕΜΝΩΣΟΥΝΤΕ ΟΠΙΣΘΙΝ ΕΥΒΑ-
ΔΥΝΧΧΩΛΚΜΠΡΕΣΝΤΕ ΛΥΩΝΝ
ΜΝΤΕΡΕΝΤΕ ΛΥΩΝΝ ΕΥΒΑ-
ΜΑΡΤΑΛΑΝΤΙΟΥΣ ΔΕ ΛΥΩΝΝ

METANOIA

ΥΒΡΙΖΕΜΝΟΥΣ ΜΑΡΕΡΩΜΕΣ ΕΡΠΑ-
ΩΝΤΕ ΥΝΟΥΝΧ ΕΠΠΙΘΟΥΜΕΙΔΩΝΗ
ΡΡΕΔΥΣΟΜΑΥΝΟΥΧ'ΗΡΠ'ΒΒΡΡΕΕΔ
ΟΝΑΣ ΧΕΚΑΔΩΣΝΝΟΥΠΤΩΖΔΥΩΜΕ
Χ'ΗΡΠΤ'ΝΑΣΕΔΣΚΟΣ ΒΒΡΡΕΣΩΙΝΑΣ
ΧΤΕΚΑΧ'ΜΑΥΧΩΤΟΥΕΙΣΝΑΣΔΩΤΗ
ΥΔΕΙ ΕΠΠΕΟΥΝΟΥΠΤΩΖΝΩΩΠ Ε
ΧΕΙΣ ΧΕΕΡΨΑΣΝΑΥΡΕΡΗΝΗΜΝ
ΥΕΡΗΥΖΜΠΠΕΗΝΟΥΩΓ'ΕΝΔΧΟΟΣ
ΤΤΑΥΧΕΠΤΩΩΝ ΕΒΟΛΔΥΣΟΥΝΑΤΟ
ΝΕΠΕΧΕΙΣ ΧΕΕΓΕΝΜΙΚΑΡΙΟΣ ΝΕΝ
ΝΔΧΟΣ ΔΥΣΟΥΤΩΤΠ'ΧΕΤΕΤΝΑ
ΑΤΜΝΤΕΡΟ Χ'ΕΝΤΩΤΗΝ? ΝΕΒΟΛ

21

CAHIERS METANOIA

1980

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 03/80

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt lég. n° C3, 80

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	p. 3
LE CORPS, L'ÂME, L'ESPRIT (suite)	
COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	
LOGION 30	p. 11
RECHERCHES	p. 20
BIBLIOGRAPHIE	p. 27
INITIATION A LA GRAMMAIRE COPTE (deuxième cours)	p. 32
POÉSIES	p. 35

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa* : Marsanne - 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F
— Cahiers 1976	120,00 F
— Cahiers 1977	120,00 F
— Cahiers 1978	120,00 F
— Cahiers 1979	120,00 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

LE CORPS, L'ÂME, L'ESPRIT (suite)

La destinée humaine, avons-nous vu dans l'éditorial du précédent Cahier, est étroitement liée aux rapports du corps (soma) et de l'âme (psyché) en relation avec l'Esprit (pneuma).

Étincelle divine chez les Grecs, l'âme était éternelle. Elle était projetée, comme par accident, dans la matérialité du corps, n'ayant qu'une aspiration : retrouver son origine.

LES JUIFS

Chez les Juifs, le destin de l'homme avait d'abord une signification collective liée à l'idée de l'élection d'Israël. L'histoire d'Israël s'ordonnait par rapport à l'espérance de la venue du Messie, le Fils de David, qui, à la fin des temps, rachèterait Israël et lui permettrait de régner sur les nations. La destinée personnelle était comme noyée dans celle du peuple. Selon les rabbins du début de l'ère chrétienne, l'homme avait une conscience qui transcendait la chair et survivait à l'usure physique et à la mort. Mais ce qui arrivait à l'âme n'avait jamais fait l'objet d'une doctrine précise. Les croyances variaient donnant lieu à des divergences théologiques souvent exacerbées par des rivalités politiques.

Ainsi, des trois grands partis d'Israël, les Sadducéens, connus pour leur attachement farouche à la suprématie de la nation élue, fondaient leur doctrine spirituelle et politique sur la fidélité inconditionnée à la lettre de la Torah de Moïse. Tout reposait sur les croyances explicitement formulées dans le Pentateuque. C'est ainsi qu'ils refusaient toute idée de survie, de résurrection des morts, d'immortalité de l'âme.

De leur côté, les Pharisiens admettaient une tradition orale à côté de la tradition écrite. Les docteurs avaient autorité pour interpréter la Torah et au besoin l'adapter aux événements de l'histoire. Ils étaient dans l'ensemble attachés à l'immortalité de l'homme ; ils croyaient à un jugement après la mort, à l'existence d'un paradis, d'un purgatoire et d'un enfer et à la résurrection des morts.

Depuis les découvertes des manuscrits de la mer Morte, à partir de 1947, la secte des Esséniens nous est beaucoup mieux connue. Nous n'avions sur elle jusqu'alors que les témoignages de Pline l'Ancien, de Philon et de Josèphe, et seul un petit cercle de spécialistes avaient lu les notices anciennes qui les concernaient. Aujourd'hui, tout est changé. Les documents nous introduisent directement au sein de la secte et mettent en lumière leurs rites, leurs mœurs et leurs doctrines ; ils nous fournissent des renseignements sur des faits et des croyances que les auteurs anciens n'avaient pas révélés, comme ce qui a trait au calendrier religieux que les chrétiens adopteront, à l'espérance messianique, au mystérieux Maître de Justice, mis à mort cent ans environ avant Jésus et dont les fidèles attendaient le retour glorieux à la fin des temps, etc.

Ce qui, dans le christianisme, ne provenait pas du fond juif connu, pouvait apparaître comme original alors qu'il révélait, nous le savons maintenant, la continuation des croyances et des rites de l'antique secte.

On sait que les Esséniens qui menaient une vie monastique très ascétique à Qumrân se recrutaient surtout parmi les Pharisiens. Ils avaient en commun la même fidélité à la Loi, mais le relâchement du judaïsme officiel avait fini par faire croire aux Esséniens que Yahvé ne pouvait plus se compromettre avec Israël. Ils se considéraient comme la Nouvelle Alliance et ils ne pouvaient concevoir que le Messie ne vînt pas chez eux. L'imminence de la conflagration finale et du jugement se retrouve pour ainsi dire à chaque page de certains de leurs livres comme les *Hymnes*, le *Règlement de la guerre*, l'*Écrit de Damas*. Comme les Pharisiens, ils croyaient en la résurrection des corps et au jugement final.

LES CHRÉTIENS

Avec les chrétiens, nous ne quittons pas l'univers mental des Esséniens et des Pharisiens. Saint Paul se proclame avec fierté *Pharisien, fils de Pharisien* (Ac. 23.6-9). Il se veut également de la Nouvelle Alliance (1 Co 11.25 ; 2 Co 3.6).

Il fait siennes les croyances sur la résurrection, sur les fins dernières. Mais là où il innove c'est lorsqu'il prend pour révélation directe l'apparition du Christ sur le chemin de Damas - autrement dit lorsqu'il interprète comme réel ce qui n'est qu'un songe - voyant en Jésus l'homme qui nous a rachetés par son obéissance jusqu'à la mort et que Dieu a ressuscité et glorifié. En donnant à cette mort une valeur rédemptrice et à cette résurrection le gage de notre propre résurrection, Saint Paul transcendait les Ecritures. Il procédait à la manière des rabbins de l'époque, prenant ici un verset, là un fragment de phrase, les modifiant au besoin et les présentant comme des oracles ou des *dits* divins. Cette façon d'utiliser les citations, qui révolte un esprit moderne, saint Paul la justifiait dans sa deuxième lettre à Timothée (3.16) : « Toute l'Ecriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice ». C'est ainsi que le texte biblique : « Quiconque invoquera le nom de Yahvé échappera, lors des signes précurseurs du jour de Yahvé » (Joël 3.5), devient sous la plume de saint Paul : « Quiconque croit en lui (le Christ) ne sera pas confondu... En effet, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (Rm. 10.11-13). Nous avons ici le texte qui justifie le salut par la foi.

Malgré les divergences que l'on connaît entre Paul et Pierre et entre Paul et Jacques, une christologie va s'élaborer sur la base de citations bibliques pour justifier la passion, la mort, la résurrection et la glorification céleste de Jésus, lequel est, par un privilège unique, devenu Dieu à l'égal du Père. Pour montrer que Jésus venait réaliser les prophéties, on a amalgamé des souvenirs sur sa vie, des paroles qu'il a prononcées, des actes qu'il a accomplis avec des textes de l'Ancien Testament appropriés à la catéchèse en formation. Ce qu'il faut ajouter, c'est la puissance d'imagination qui a présidé à cette élaboration. On fait de Jésus - qui ne veut pas être le Messie (Mc. 8.20 ; Lc. 9.21) - un puissant thaumaturge. Il doit justifier par des actions éclatantes sa dignité de Fils unique de Dieu, alors qu'il dit à ses disciples, prisonniers de leurs catégories mentales : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » (log. 43).

Est-ce Dieu qui ressuscite son fils ou le Christ qui ressuscite lui-même ? Au fur et à mesure de l'escalade, c'est la deuxième version qui prévaut. Mais la question reste posée : « Comment un Dieu peut-il mourir ? ».

Seul ce qui est créé meurt et tout ce qui est créé meurt. Néanmoins, dans la perspective chrétienne, par la grâce du sang rédempteur, l'acte de foi sauve, autrement dit, il permet de passer de la mort à la vie. L'âme créée par Dieu est ainsi assurée de l'éternité bienheureuse et le corps la rejoint à la résurrection des morts pour partager son destin ; en dehors du contexte de la foi, c'est l'éternité

des peines de l'enfer qui frappe et l'âme et le corps. Qui juge ? Le *credo* nous l'apprend : c'est le Christ qui, assis à la droite du Père, revient pour juger les vivants et les morts.

LES GNOSTIQUES

Comment ce qui est mortel peut-il devenir immortel ? Telle est la question que soulèvent les doctrines judéo-chrétiennes.

Comment l'âme (psyché) peut-elle être considérée comme parcelle divine alors qu'elle appartient, suivant l'étymologie même du mot, au monde psychique ? Telle est la question que soulève l'hellénisme.

La Gnose répond à l'une et l'autre de ces deux questions ; encore faut-il l'interroger comme il convient, et, pour cela, ne pas retarder indéfiniment le moment de demander à Jésus de nous en donner les clefs. Depuis quelques décennies, des événements majeurs nous incitent à ne pas maintenir la lampe sous le boisseau « afin que ceux qui vont et viennent voient sa lumière » (log. 33). Ce furent tout d'abord les découvertes des manuscrits de Qumrân qui révélèrent au monde que le christianisme puisait ses racines dans l'Essénisme à une profondeur insoupçonnée et en était en quelque sorte le prolongement. Ce fut peu après une autre découverte d'une importance incalculable : celle de Nag-Hammadi, en Haute-Egypte, qui livrait tout d'abord aux spécialistes puis au grand public une bibliothèque gnostique. Enfin, nous allions pouvoir *juger sur pièces*, car la documentation dont nous disposions jusque-là sur les gnostiques était encore plus rare que celle que nous possédions sur les Esséniens et elle nous venait de l'opposition, c'est-à-dire des Pères de l'Eglise.

Les documents sont là à notre portée, traduits, répertoriés, catalogués par les chercheurs. Or, que révèlent-ils ? Apparemment rien, en réalité *tout*. Les manuscrits de Nag-Hammadi devaient nous permettre de renouveler de fond en comble les conceptions que nous avons du gnosticisme. Historiens des religions et exégètes nous laissaient entrevoir des révélations sensationnelles. Or tout se passe comme si « le gros et bon poisson » (log. 8) avait été rejeté à la mer.

Apparemment donc, il ne se passe rien, puisque les spécialistes et la très grande majorité du public minimisent ou méconnaissent la portée incommensurable de l'événement. « Si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux au fond de la fosse » (log. 34). En réalité *tout* nous est offert, ici et

maintenant. Tout nous est donné, juste au moment où le vertige de l'auto-destruction gagne tous les pays dits civilisés. Le *mieux de demain* auquel nous aspirions se révèle être un leurre. Il a fait du soi-disant miracle grec une sorte d'idéalisme coupé du réel : cette invitation à fuir une prison dont les murs n'existent pas est une superbe mais dangereuse illusion. Il a fait du salut judéo-chrétien *dans* et *par* l'histoire une aventure paranoïaque, donc également coupée du réel. C'est pour avoir attendu une promotion collective à venir que l'Eglise, dès le temps des apôtres - cette communauté qu'on nous a présentée déjà à l'époque de la prédication apostolique comme fraternelle, est aussi un leurre dans lequel se complaisent les skizoïdes nostalgiques - s'est orientée vers des fins dernières qui ont abouti aux « lendemains meilleurs », en réalité à un monde rongé par l'inflation, la stérilité et la vétusté.

Aux disciples qui vivent dans l'attente d'événements historiques sécurisants et posent des questions qui trahissent leurs projections, Jésus donne la réponse qui eût pu éviter au monde d'il y a deux mille ans de s'engager dans une voie suicidaire, réponse qui peut encore nous éviter, à l'approche du troisième millénaire, de sombrer dans le gouffre : « CE QUE VOUS ATTENDEZ EST VENU, MAIS VOUS, VOUS NE LE CONNAISSEZ PAS » (log. 51). Mais cette parole essentielle a été étouffée afin que le rêve puisse prendre le pas sur la réalité. Il faut vraiment vouloir s'auto-détruire pour réduire au silence la voix du salut, la voix de la gnose éternelle.

Pour Jésus, il n'y a pas d'âme vouée avec ou sans le corps à un destin éternel. Tout ce qui est psycho-somatique meurt comme meurent les plantes et les animaux et tout le monde créé. Les astres que les grecs identifiaient comme des parcelles de divinité, échappant à l'égal des âmes, à la destruction, à la vieillesse et à la mort, sont soumis comme le reste de la création à un destin temporaire. Si la science nous le dit aujourd'hui, les gnostiques l'ont dit avant elle, à commencer par Jésus :

le ciel passera,

et celui qui est au-dessus de lui passera,

et ceux qui sont morts ne vivent pas (log. 11.2-4).

La mort, au sens où l'entend Jésus, est la séparation de la créature d'avec l'Esprit (pneuma). Il y a là une forme d'alléiation inconsciente qui frappe souvent d'une façon irréversible des êtres encore jeunes ; aliéiation que Jésus qualifie de mort. En revanche, aussitôt après avoir dit que ceux qui sont morts ne vivent pas, il enchaîne : « Et les vivants ne mourront pas ». Ailleurs, il précise : « Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre devant vous, et le Vivant issu du

Vivant ne verra ni mort ni peur » (log. 111). C'est le mental de l'homme (sa psyché) qui sépare ce qui, en réalité, est Un. Or séparer, diviser, établir des différences, c'est engendrer la mort : « Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ? ». La question est clairement posée. Si nous persistons dans le dualisme, alors c'est la mort. Par contre, si nous faisons le deux Un, nous irons dans le Royaume (log. 22) et nous triompherons de la mort et de tous les obstacles : « Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme, et si vous dites : montagne, éloigne-toi, elle s'éloignera » (log. 106). Et Jésus nous enseigne comment nous pouvons retrouver l'unité perdue. Son message implique un retournement intérieur pour nous libérer d'un moi qui nous coupe de l'humanité et du cosmos. Ainsi donc pas de corps, pas d'âme à sauver mais son être véritable à découvrir, à reconnaître. C'était, on l'imagine, une révolution dans le monde méditerranéen partagé entre l'idéalisme grec et la révélation judéo-chrétienne du salut dans et par l'histoire. Mais ces deux conceptions de l'immortalité, qui sont à l'origine de notre civilisation, se sont répandues avec elle sur le monde, et la gnose éternelle que Jésus nous apportait a été combattue avec force par les églises pour qui le pouvoir importe plus que la connaissance. Mais le triomphe apparent et temporaire du pouvoir ne saurait nous faire oublier - surtout à un moment où il donne partout des signes de sa précarité - la nostalgie fondamentale du retour à l'Un qui est inscrite au plus profond de l'être humain. Jésus répond à cette quête essentielle. Néanmoins, s'il fallait rassurer les esprits sceptiques et hésitants sur l'authenticité et la fécondité de son enseignement, il suffirait de montrer les correspondances qu'il offre avec les grands enseignements de l'Orient ⁽¹⁾. La fine fleur de ces enseignements nous apparaît dans les Upanishads et spécialement dans la Mandukya upanishad où l'auteur anonyme et le commentateur Gaudapâda insistent avec force sur le fait que l'immortel ne devient pas mortel, de même que le mortel ne devient pas immortel : « Aucun vivant ne prend naissance. Il ne résulte d'aucune cause. Telle est l'ultime vérité : il n'est rien qui prenne naissance » ⁽²⁾. Comment ne pas associer ces paroles à celles de Jésus : « Les vivants ne mourront pas » (log. 11), et aussi : « Heureux celui qui était déjà avant d'exister » (log. 19) ?

En nous révélant les clefs de la Gnose, Jésus fait en même temps le procès des doctrines qui veulent instaurer une forme de salut spatio-temporel. Aux disciples qui se réfèrent aux prophètes, Jésus déclare : « Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts » (log. 52). Les prophètes sont morts, corps et âme. Même Jean le Baptiste n'échappe pas au destin qui est celui des êtres psycho-somatiques (voir log. 46).

Les gnostiques continueront l'enseignement de Jésus tout en l'affaiblissant souvent et parfois en le dénaturant. Lorsqu'ils parlent de l'étincelle divine soumise au corps, ils subissent nettement l'influence grecque. Selon la vraie gnose, l'Être ne se fractionne pas : je le connais, je le reconnais en me connaissant (log. 3.9-10). L'Être est souvent appelé le Père et l'ignorance porte parfois le nom de déficience. Il s'agit toujours de retrouver l'état antérieur à la déficience. Ainsi nous lisons dans *l'Évangile de Vérité* : « Puisque la déficience est apparue parce qu'ils (les éons) ne connaissaient pas le Père, alors, s'ils connaissent le Père, la déficience, dès l'instant même, disparaît » (24, 28-32).

Les « connaissants » sont le petit nombre, mais leur rayonnement est universel même s'il ne paraît pas aux yeux du monde. On le comprend en apprenant qu'il y a identité entre le Père et le Fils, car - pour reprendre une expression chère à Maître Eckart - le Père engendre le Fils dans l'éternité semblable à lui. Ainsi, le rayonnement du Fils est-il identique à celui du Père : il éclaire le monde entier. Or, chacun de nous est le Fils. Aussi, la dignité suprême coïncide-t-elle avec la plus extrême pauvreté : « Moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse a habité cette pauvreté ? » (log. 29.6-8). L'Être, n'est donc pas divisible et la doctrine des âmes, considérées comme parcelles ou étincelles divines, est une aberration aux yeux du vrai gnostique. Pour celui-ci, l'âme est l'élément qui tend à maintenir la séparation entre le corps et l'Esprit : elle constitue donc une force aliénante qui ne peut avoir part à la vie de l'Esprit. Ainsi, sans l'Esprit, le corps et l'âme sont condamnés à errer.

La hiérarchie corps, âme, esprit a donné les trois catégories d'êtres : *hyliques*, *psychiques* et *pneumatiques* que distinguent certains ouvrages gnostiques. La question a été approfondie dans l'*éditorial* des Cahiers à propos de l'étude du *Tractatus Tripartitus*. Nous n'y reviendrons donc pas.

Notre étude s'est proposé de montrer l'originalité de l'enseignement gnostique sur la destinée humaine, plus précisément sur les rapports du corps, de l'âme et de l'esprit, dans la perspective du salut par rapport aux doctrines grecques et judéo-chrétiennes. Les découvertes récentes, la confrontation de la gnose « méditerranéenne » avec la pensée orientale permettent de conclure que l'enseignement de Jésus est à l'origine de la gnose, laquelle a ébranlé un moment le monde grec et le monde judéo-chrétien en bouleversant leur univers mental. Le salut dans le devenir a engendré la course folle de notre monde désaxé. Peut-elle être stoppée par une recherche qui, au lieu de nous projeter vers l'extérieur, nous ramène vers l'intérieur ? La question est posée à chacun d'entre nous ; la réponse, comme la question, ne peut être qu'individuelle !

Emile GILLABERT

(1) - Les correspondances ont été étudiées dans l'ouvrage : *Paroles de Jésus et Pensée orientale*, Métanoïa, 1974.

(2) - *Mandukya upanishad*, Kârîka 3.48. Voir aussi 3.47 ; 3.19 ; 3.20 ; 3.21.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 30

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 LA OU IL Y A TROIS DIEUX,
- 3 CE SONT DES DIEUX ;
- 4 LA OU IL Y A DEUX OU UN,
- 5 MOI, JE SUIS AVEC LUI.





L'Un est indivisible. C'est notre mental qui voit en l'homme une fraction, une étincelle, une parcelle de la divinité. Sa façon de procéder consiste à établir, là où tout est Un, des comparaisons, des différences, des similitudes. **Là où il y a trois dieux, ce sont des dieux** ; autrement dit, là où règne le mental nous sommes dans le multiple, nous allons d'un dieu à un autre dieu, puis à un troisième, car il y a celui du philosophe, celui du théologien, celui du charbonnier...

Mais le **deux** aussi est de l'ordre du multiple ; alors comment chercher, comment faire le deux Un ? Jésus procède tantôt par raccourcis vertigineux : « Si l'esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveille » (log. 39), tantôt en s'appuyant sur la nature : « Ma mère m'a enfanté, mais ma Mère véritable m'a donné la Vie » (log. 101).

On retrouve, comme chez Maître Eckhart, d'une part cette percée au-delà de l'Être et d'autre part la filiation qui permet en remontant à l'origine de passer du monde des images au monde sans image : deux attitudes, deux démarches : l'une qui postule l'expérience directe, celle du Vide d'avant la naissance, l'autre qui procède davantage de l'observation, de la déduction. La première nous est proposée à plusieurs reprises dans l'Évangile selon Thomas, en particulier chaque fois que Jésus nous invite à prendre exemple sur le tout petit (log. 4, 21, 37, 46...) qui vient au monde vide (log. 28), vide d'avoir, de savoir, de pouvoir. C'est la voie qu'indique de son côté Maître Eckhart lorsqu'il parle de l'esprit de pauvreté. Selon lui, est pauvre celui qui n'a rien, ne sait rien, ne veut rien, celui qui abolit les différences dans le détachement. La seconde que nous suggère Jésus est celle qui consiste à prendre conscience de notre identité véritable par la connaissance et la reconnaissance du Père en allant au-delà des images. Le terme de Père peut paraître limitatif et exclure la Mère ; celui qui adopterait ce point de vue méconnaîtrait ou en tous cas minimiserait l'aspect féminin du créateur et de la création. Jésus nous le rappelle : « Ma mère m'a enfanté, mais ma Mère véritable m'a donné la Vie » (log. 101). Il y revient comme s'il s'agissait d'une notion trop méconnue : « Celui qui connaîtra le Père et la Mère, l'appellera-t-on fils de prosti-

tuée ? » (log. 105). Il n'empêche que Jésus parle souvent du Père sans lui associer explicitement la Mère, comme si le masculin jouissait d'une sorte de pré-éminence sur le féminin. L'expression **Fils de l'homme** (log. 86 et 106) et celle de **faire mâle** (log. 114) tendraient à le laisser croire. Néanmoins, ce serait peut-être aller un peu vite en besogne et flatter des tendances qu'une certaine « libération » a su caractériser parfois avec un souci déplacé de compétition. Citons encore en faveur de l'androgynat cette parole de Jésus : « Quand vous ferez le deux Un, ... afin de faire le mâle et la femelle en un seul pour que le mâle ne se fasse pas mâle et que la femelle ne se fasse pas femelle, ... alors vous irez dans le Royaume » (log. 22).

Tout permet de croire que dans l'Évangile selon Thomas le mot **Père** employé sans son corrélatif **Mère**, inclut les éléments masculin et féminin⁽¹⁾. La notion de fils est incompréhensible sans l'union de ces deux principes. Or, nous ne découvrons notre identité véritable que par la connaissance du Père et de la Mère. Ceux-ci sont tout d'abord extériorisés, mais la Vie, qui est le fruit de leur union, efface peu à peu les images Père-Mère. C'est le deux en voie d'être Un. Or Jésus - qui est l'Un ou le Tout - ne peut qu'être avec celui qui réalise, même s'il est encore sous l'emprise des images, que l'Un est sans second.

Qu'il nous invite à nous tourner vers le Vide d'avant notre naissance ou vers notre Père qui nous a engendrés et vers notre Mère véritable qui nous a donné la Vie, Jésus veut nous faire transcender le dualisme mental.

Emile GILLABERT

(1) - L'Apocryphon de Jean, dont trois versions se trouvaient dans les manuscrits de Nag-Hammadi - ce qui dénote l'importance qui lui était attribuée - emploie le vocable Mère - Père pour désigner l'Invisible qui donna naissance au Fils. Mais ce terme, qui revient plusieurs fois dans le texte, est remplacé parfois par celui de Père sans que ce dernier terme comporte nécessairement une acceptation différente.



Depuis toujours nous nous sommes donné des dieux et nous nous entendons très bien avec eux ; nous avons besoin d'eux pour grandir, ils avaient besoin de nous pour exister. Ils s'appelaient Temps, Terre ou Ciel, puis père et mère, Religion, Famille, Patrie, etc. Et même si nous les avons remplacés par un dieu unique (ne serait-ce que par nous-même), ils représentent le règne du nombre, l'éparpillement, le tourbillon, l'ivresse et la fuite vers la mort. C'étaient des dieux tout-puissants, mais ils vieillissent et perdent leur pouvoir, et Jésus n'est pas avec eux.

Jésus, lui, est avec celui qui a commencé à rejeter son vin et récuse les anciens dieux.

Certes, le deux est encore le lieu de la souffrance et des déchirements, mais le Père a commencé à agir et c'est déjà le seuil de l'Un.

Marie-France HENRY



Jésus habite celui qui connaît le Un et le Deux, c'est-à-dire le Principe suprême et la loi de la manifestation - le yin et le yang - le trois étant le signe plutôt de la dispersion, de la multiplicité et de l'ignorance. Le métanoïa est un « extracteur de quintessence » et un homme présent dans le monde : l'alchimie du Un et la « praxis » - le deux - sont complémentaires réalisés par la dynamique de l'être et de l'action : ce qui est la vie. Comme le Maître du Tao Te King (Dit n° 42), le métanoïa agit « sans rien faire » car il est relié au principe de la Vie, obéit à l'intelligence fondamentale et joue dans la dialectique Un - Deux (en créant Un, de

Deux), déjouant les pièges du trois où règne l'enfer du mental : car brisé en trois, je, tu, il. La Connaissance est l'Un manifesté, en sa manifestation : l'Etre et son jeu. Shiva et sa Shakti...

Tout disciple qui comprend et ainsi naît - ou connaît - pratique cette alchimie qui se résume peut-être ainsi : trouver un bonheur divin à faire la vaisselle !... c'est-à-dire être branché tout le temps à la source de Vie qui comprend tout !

Raymond OILLET



Logion énigmatique dans sa concision, évoquant le jeu mystérieux des nombres sacrés qui se résolvent finalement dans le Un, l'Unité divine...

La traduction littérale semble éclairer le mystère : « **L'endroit** où il y a trois dieux... » dit le texte. Et n'est-ce pas là l'une des clés du problème ? Ne retrouvons-nous pas ici les trois **niveaux** familiers à la Gnose éternelle ?

Le niveau inférieur est étranger au Maître : « ce sont des dieux... » dit-il sans commentaire et sans jugement. Ils relèvent du Panthéon des religions anciennes. Ils appartiennent au culte qu'il convient de rendre à « César » mais le déroulement du temps historique et la dégradation qui s'ensuit, loin de les éliminer les a multipliés sous le « règne de la quantité » dénoncé par René Guénon ⁽¹⁾. Ces « dieux » suspects foisonnent et deviennent les idoles du temps présent : leaders politiques ou religieux, chefs de sectes lucifériennes, tyrans cyniques se réclamant effrontément du « Christ-Roi », la liste serait longue de ces caricatures du sacré, divinisées par l'ignorance, la cupidité et la peur.

Le « panthéon » existe dans de vénérables religions orientales, mais dans un tout autre contexte. Il s'agit là d'une étape vers une conception

plus éclairée du divin. Le fidèle, qui a besoin de vivre une « foi » plus accessible, n'ignore pas que s'il voue un culte à tel ou tel « dieu » du Panthéon hindouiste, c'est en réalité à tel ou tel attribut du divin, personnalisé à sa mesure, qu'il a recours. D'où les cultes particuliers qui survivent et qui ne sont pas des obstacles sur la voie mais des arrêts sur l'itinéraire encore obscur du « croyant » en quête de paradis illusoires créés par ses espoirs inquiets...

On aborde ici le niveau intermédiaire : c'est le domaine trouble du psychique qui **n'est pas** celui de l'esprit, en dépit de la confusion qui règne actuellement sur ce point. A ce domaine appartient le Dieu créateur qui apparaît dans les religions révélées comme un démiurge et qui appelle inexorablement son prétendu contraire : Satan. C'est, pour beaucoup de Chrétiens, une étape vers la merveilleuse découverte du « Dieu inconnu » dont on ne peut rien dire. Jésus ne condamne pas cette approche dualiste et le dieu personnel du fidèle, le dieu de l'âme - jadis et aujourd'hui encore le démiurge de l'Ancien testament, dieu viril et répressif - recevra le culte qui lui est dû. D'où la triple obligation du logion 100 :

« Donnez à César ce qui est à César,
donnez à Dieu ce qui est à Dieu,
et ce qui est à moi, donnez-le moi ».

A Jésus appartient le niveau supérieur de la gnose : le Royaume de l'Esprit, celui que désirent et redoutent les disciples inquiets lorsqu'ils interrogent le Maître : « Renseigne-nous sur le lieu où tu es... ». Ce lieu, c'est le « lieu de la vie », la chambre nuptiale où règne le solitaire à jamais libéré.

Cette vérité, Eckhart, le mystérieux initié, la connaissait, lui qui savait si bien distinguer Dieu de la Deité : « La raison pénètre à l'intérieur ; rien d'extérieur ne lui suffit : ni bonté, ni sagesse, ni vérité, pas même **Dieu en personne !** Je parle très sérieusement : ce Dieu-là ne lui suffit pas plus qu'une pierre ou un arbre. Elle n'a jamais ni cesse, ni trêve ; elle fait irruption jusqu'au fond d'où jaillissent la Bonté et la Vérité... » (2).

Paule SALVAN

(1) - GUENON (René). — Le règne de la quantité et les signes des temps. - Paris, Gallimard, 1945 (Idées).

(2) - ECKHART. — Traités et sermons. - Paris, Aubier, Ed. Montaigne. - Sermon : La raison se fraye un chemin jusqu'à la racine de la Deité.



On est dieu quand on croit savoir, quand on se croit capable de définir dieu, de porter un jugement sur ce que devrait être dieu selon nos critères, avec une minuscule ou une majuscule, peu importe.

Le présent logion nous le dit : nous restons des dieux, nous sommes des emmurés, nous sommes morts.

Pour quitter cet état, il nous faut nous dévêtir (log. 21.37), reconnaître que nous sommes deux, mais avoir en nous la nostalgie de l'Un et nous ouvrir au Verbe du Père (log. 79.5).

Notre logion est comme l'explication du logion précédent : les dieux, c'est la chair à cause de l'esprit, c'est notre mode habituel de fonctionnement qui nous pousse vers l'extérieur.

Par contre le deux en voie d'être Un, ou l'Un, c'est l'esprit à cause du corps, cette merveille de merveille, c'est le retournement et le détachement de nos « vieux vêtements », c'est l'acceptation de tout ce que cela représente pour nous mais aussi pour notre entourage. Et le prochain logion nous montre bien ce qui est en jeu.

Charles SCHLUMBERGER



Nous voici arrivés à un logion intellectuellement inacceptable et même révoltant. Comment, « là où il y a deux ou un, je suis avec lui » !... Deux ou un ne sont pas du tout la même chose. Le deux est la calamité exposée tout le long de Thomas... « il n'est pas possible qu'un homme monte deux chevaux, qu'il bande deux arcs, etc. ». Alors, que comprendre ?

La vie est polarisée, c'est-à-dire que tout ce qui existe se manifeste à tous niveaux par deux aspects opposés : l'esprit - le corps, le mouvement - le repos, le jour - la nuit, le mâle - la femelle. Cette paire de contraires paraît formée d'antagonistes alors qu'il s'agit en fait de complémentaires. Il faut, pour le découvrir, trouver le point d'où l'on aperçoit que leur diversité est logique, harmonieuse et forme un tout qui est l'expression même de la vie. Ce point est situé à un niveau accessible à tous, mais malheureusement encombré d'un flot d'opinions, souvenirs, jugements, engorgés par tout le bric-à-brac du passé qui accapare notre attention au détriment de la vision pure et simple de ce qui est.

Pourtant - me dira-t-on - la vie et la mort sont une dualité irréductible, consultez le dictionnaire ! Dualité simplement au niveau des mots. La mort est la condition même de la vie qui est continuel changement des formes. Les cellules du corps meurent et se renouvellent, le grain meurt pour germer au sein de l'humus fertile formé de la mort des végétaux. Si on supprime la mort, on supprime la vie. Il s'agit d'un tout indissociable. Le courage est une façon de contrer la peur et c'est par la peur seulement que l'on peut prendre la mesure de ce courage. Le silence est ce qui permet l'apparition du son et l'un ne peut être perçu que par rapport à l'autre, etc.

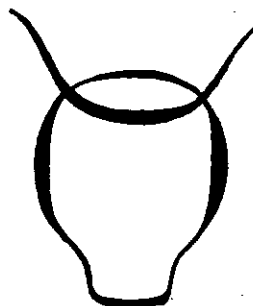
C'est l'attention immobile, sans jugement, sans intervention qui voit cette unité, cet éternel balancement de l'agir au non-agir qui, se faisant harmonieusement (et il suffit pour cela de laisser faire), constitue le rythme de la vie.

Malheur à celui qui veut favoriser le positif par rapport au négatif, la lumière par rapport à l'obscurité, le bien par rapport au mal. Il crée un grand désordre et son action contribue immanquablement à provoquer un accroissement de ce qu'il souhaitait amoindrir, puisque l'un est l'envers de l'autre.

« Si deux font la paix entre eux dans cette même maison... » dit Jésus au logion 48. Il ne parle pas de devenir identique, il s'agit de découvrir la beauté de l'indispensable balancement de l'être et du non-être. Il dit aussi au logion 16 : « trois seront contre deux et deux contre trois, le père contre le fils et le fils contre le père et debout il seront monakhos ». Le père et le fils seront réunis par cette diversité même qui les lie l'un à l'autre et leur permet de découvrir leur unité foncière.

Il n'est pas possible de percevoir cela avec des mots, il est seulement possible de découvrir cette danse des deux dieux complémentaires dans l'unique : ce qui voit en chacun de nous.

Paul VERVISCH



RECHERCHE

J. KRISHNAMURTI, témoin de la Solitude

La vérité universelle et intemporelle, selon la promesse de Krishna à Arjuna, ne manque jamais de s'actualiser, partout et en tous temps, particulièrement aux moments critiques de l'histoire humaine. Ainsi, depuis plus de quarante ans, nombreux sont ceux, « libres-penseurs », passionnément épris de cette vérité, que les enseignements de Krishnamurti ⁽¹⁾ ont tour à tour « bouleversés » et « émerveillés », les mettant au défi, par la connaissance de soi, de dissiper le mirage de l'égo, conscient et inconscient, pour parvenir à la pure joie d'être dans l'instant.

Simple et stable, jaillie à chaque instant de l'expérience « sur le fil du rasoir », la parole (improvisée pour chaque conférence) de Krishnamurti « bouleverse » l'auditeur sérieux - c'est la qualité que Krishnamurti exige de lui - c'est-à-dire attentif et libre à priori... Car cette parole impose d'emblée une rupture, la rupture qu'elle est à tous les niveaux puisque Krishnamurti a rompu avec toutes les religions, philosophies, traditions et pédagogies, sinon la maïeutique socratique qui retourne sa question au questionneur, afin qu'il se découvre lui-même, (en sa motivation) et découvre par lui-même la réponse à sa question... « Nier toute la structure psychologique de la société dans laquelle on se trouve » ⁽²⁾. Cette rupture peut du même coup briser la mécanique du mental - il l'appelle souvent « pensée » mais c'est l'usage abusif de la pensée préoccupée d'ériger les innombrables et problématiques défenses du moi - Elle pousse donc chacun à l'iconoclastie majeure, la subversion du moi, privé de ses identifications, de ses adhérences ! Et cette parole alerte et hardie « émerveille » car elle instruit chacun à travailler seul, sans référence à aucune tradition ni autorité, à débarrasser l'espace psychique et mental où s'est localisé le moi, de toutes les traces laissées par bonheur et malheur, désir de plaisir et peur de souffrir... Elle instruit à creuser, de libération en libération, à créer un vide où survienne... l'Inconnu ? L'inconcevable répond-il à l'impossible question ? Et d'ailleurs le voulons-nous.

vraiment ? De quoi suis-je si curieux ? N'est-ce pas raffinement intellectuel pour me divertir ? Krishnamurti s'interrompt souvent pour nous le demander. Suis-je prêt à ce dépouillement ? Pour qu'advienne la Vérité, dans le Silence, par la Solitude ?

« Vous ne pouvez pas vivre, si vous ne mourez pas, à chaque minute, à chaque élément de savoir psychologique, d'information, de plaisir récolté... ». Nous ressentons combien la personnalité humaine est névrosée, morcelée, en perpétuel conflit, en proie au « mal de vivre ». Notre moi, réceptacle du savoir-mémoire d'innombrables expériences, recherche fébrilement un bonheur invariable et définitif, qui le rassure et le perpétue. En vain, « l'esprit a soif d'une certitude complète mais une telle certitude n'existe pas ». Le remède cherché accroît toujours le mal ! La sagesse essentielle exige que nous constatons premièrement ce désastre irréparable, constitutif de l'ego, et, par cet aveu, par l'énergie découlant d'un intense « mécontentement », que nous remontions à la racine de la souffrance. Ce retournement de valeurs se produit lorsque « je » ne m'identifie plus à ce « sac de peau » : (A. Watts), ses pensées, sa sécurité, ses ambitions. Déserté le moi, « qui » reste là ? L'immense peut-être, dit Krishnamurti, et nous le savons bien maintenant ; ce réseau infini de relations multi-dimensionnelles, incroyablement complexes, mystérieuses, et que focalise à cet instant l'expérience que « je suis »...

Le message de Krishnamurti jaillit bien d'une expérience, d'un vécu où s'est réalisée la plénitude de la Vie et accomplie la Liberté. Il emprunte des mots simples, presque toujours les mêmes pour illustrer les mille facettes de l'expérience libératrice, mots préalablement lavés des significations dualistes qui les défigureraient (cf. le livre d'Y. Achard, op. cité). C'est une parole inimitable, inclassable qui dit l'expérience de l'au-delà des mots et on ne peut s'étonner que Krishnamurti ait toujours refusé de s'associer à la fondation d'une Eglise, d'une Ecole dont il aurait été le Maître ! De même, on comprend aisément qu'il se rie de ses exégètes, ceux qui sont toujours tentés par l'exercice d'assimilation-réduction qui nous permette enfin de « reconnaître » le radicalement neuf, de dire un peu à quoi il ressemble... (4).

Les enseignements de Krishnamurti ont une unité fondamentale et cette unité, au cours de milliers de conférences, ne s'est jamais entamée. Elle s'est élargie, approfondie, étendue à tous les aspects de la vie, adaptée à des auditoires divers (races, langues, religions) variant avec le temps, les mœurs, mais toujours, elle a été l'expression directe d'une seule vérité : par la connaissance de soi

- Krishnamurti appelle aussi « méditation » cette attention à tout ce qui est, par laquelle disparaît la frontière entre « l'observé » et « l'observateur » - desserrer l'étreinte des habitudes, conditionnements, sempiternelles répétitions du « connu » et créer l'espace neuf où vient la Liberté, la Vie, l'Amour, la Beauté : autant de noms qu'il peut donner à l'Inconnu. Cette unité se reconnaît également dans la pédagogie krishnamurtienne, pédagogie abrupte, inconfortable, sans concession ; dans ses thèmes enfin, car Krishnamurti attire constamment notre attention sur les points cardinaux de la perversion égoïque : « Toute la structure psychologique, aussi bien que la vie sociologique d'un être humain, est basée sur le principe du plaisir et de la peur... ». « Le plaisir est l'ossature même de la société ». On croit toujours que la libération passe par un effort de volonté exceptionnel, impliquant une tension, un esprit de lutte. Au contraire : « Vivre implique un état d'esprit d'où tout conflit est absent ». Il suffit de voir, de comprendre : « Comprendre ne comporte ni refoulement, ni contrainte, ni aucune forme d'élimination... ». *Mais*, « pour instaurer l'ordre intérieur... il faut comprendre *toute* (nous soulignons) la nature de la pensée et du désir et cette compréhension ne peut exister que quand la pensée n'engendre aucun conflit nouveau. « Car » dès l'instant où la pensée apparaît, l'Amour disparaît... ».

Krishnamurti nous entraîne toujours un peu plus loin. Traqué dans ses moindres retranchements, transpercé par une lucidité impitoyable, le petit moi crie au désespoir. - « Pourtant, il n'y a pas de désespoir quand nous observons le désespoir... » - « Vous ne pouvez pas vivre si vous ne mourez pas... ». Ce thème si fréquent dans les enseignements de Jésus, présent même dans les canoniques, est extrêmement remarquable : il est parmi les injonctions majeures de la Philosophia Pærennis ! Et quand la question du temps, immanquablement, vient à être évoquée : « Ce sera difficile, long, très long... », Krishnamurti rappelle que l'expérience libératrice, si elle se situe *dans* le temps, puisque telle est notre condition, ne se réalise pas *par* le temps. C'est l'intensité de mon engagement présent, donc hors de tout calcul chronométrique, qui détermine ma libération : cet événement *total* peut être *progressif* ⁽⁵⁾. « Il n'y a pas d'échelon à gravir, il n'y a que le premier pas, et le premier pas est éternel... » - « Si cette mutation s'est produite, on peut, si on le veut, aller plus loin... ».

Cette ultime vérité enfin : « la réponse ne peut venir que de vous-même ». Non que je sois guidé par cet enseignement, mais averti que seul je peux me délivrer du « mirage de l'ego » que j'ai créé et entretenu moi-même.

Ainsi la solitude est-elle le secret de Krishnamurti. Mais sa solitude, comme la solitude du chercheur inlassable, n'est ni l'isolement ascétique, puisque la relation est tout - c'est elle qui me révèle à moi-même - ni l'esseulement narcissique. Elle est, et toute la vie de Krishnamurti en porte témoignage, au-delà des définitions doctrinales et des agitations partisans, le mouvement de la Vie, et en ce corps et cette conscience, la manifestation de l'Infini : un scintillement d'éternité.

Raymond OILLET

-
- (1) - Pour la biographie de Krishnamurti, né en Inde en 1895, on lira avec intérêt la petite « Introduction à Krishnamurti » publiée par l'Association culturelle Krishnamurti - 76119 Varengeville-sur-Mer.
 - (2) - La bibliographie de Krishnamurti, en anglais et même en français, est immense et ne peut être tout entière mentionnée ici. Les principales citations de cette brève étude sont empruntées à : « Krishnamurti, Paris, Saanen, 1967 » au Courrier du Livre. Trois lectures indispensables, en format poche, des éditions Stock, s'imposent :
 - La première et dernière liberté.
 - Se libérer du Connu.
 - Au seuil du Silence.
 - Les Commentaires sur la Vie en 3 volumes publiés par Buchet-Chastel, sont merveilleux.

Sur Krishnamurti ont été écrits d'excellents ouvrages :

- De Carlo Soares : Krishnamurti et l'Unité humaine - Ed. Adyar, 1962, épuisé depuis peu.
- De Robert Linssen : Krishnamurti, psychologue de l'ère nouvelle - Ed. Le Courrier du Livre, 1971.
- De Yvon Achard : Le langage de Krishnamurti - Ed. Le Courrier du Livre, 1970.

Inspirée par Krishnamurti, Vinala Thakar a écrit un extraordinaire petit livre : *La méditation, un mode de vie* - Ed. Le Courrier du Livre, 1975. Aux curieux, le voyage à Saanen (Oberland Bernois, Suisse) s'impose. Mais l'essentiel, qui vous engage personnellement, *existentiellement*, est la réponse que vous apporterez *vous-même* aux questions de Krishnamurti.

- (3) - Les écoles de la Krishnamurti Fondation, en Inde et, près de nous, en Angleterre, à Brockwood, ne sont évidemment pas des universités où s'enseigneraient la « pensée » de Krishnamurti, mais des écoles où enfants et adolescents sont éduqués « autrement », préparés à une attitude nouvelle devant la vie.
- (4) - A ce sujet, il serait peut-être utile aussi de consulter l'ouvrage de Robert Linssen : *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, paru au Courrier du Livre en 1972. Très honnêtement, l'auteur montre comment on peut rapprocher Krishnamurti de ces trois attitudes philosophiques, mais surtout comment Krishnamurti s'en distingue.
- (5) - Cf. H. Benoit : *La Doctrine suprême*. Courrier du Livre, 1967 : tous les « monachos » doivent avoir pénétré les excellentes démonstrations contenues dans cet ouvrage magistral.

ESSAI DE COMMENTAIRE

du sermon « Beati Pauperes »

Maître Eckhart, dans son sermon *Beati pauperes*, nous invite à plonger après lui dans les profondeurs vertigineuses de l'Esprit. Mais il a le souci de nous préciser que la vérité qu'il veut nous faire découvrir est d'une nature telle que peu de personnes peuvent la comprendre. Aussi nous demande-t-il de ne pas nous soucier si nous ne parvenons pas à le suivre.

L'Evangile selon Thomas, que nous approfondissons depuis des années, va nous aider à découvrir la nature de la pauvreté telle que l'entend Maître Eckhart, car elle est la même que celle que Jésus nous fait découvrir.

L'homme pauvre, selon Eckhart, est celui qui ne veut rien, ne sait rien, n'a rien.

a) - *Tout d'abord celui qui ne veut rien.* Avant ma naissance, lorsque je me trouvais encore, pour employer l'expression d'Eckhart, dans ma cause première, je ne voulais rien, j'étais vide, vide de Dieu et de toute chose ; mais devenu créature, j'eus un Dieu dont je voulus accomplir la volonté. On remarquera que nous sommes ici en pleine gnose. Le gnostique apprend à connaître, à reconnaître qu'il est éternel. A l'origine, confondu avec son principe, il est Un. Selon la terminologie de l'Evangile selon Thomas, il vient de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même (log. 50). Maintenant, il se voit, il se veut distinct. Que va-t-il se passer ? Jésus pose la question : « Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ? ». En termes de pauvreté, de détachement, Maître Eckhart y répond. Si le but de la créature est Dieu - un Dieu extérieur à elle - le dualisme n'est pas transcendé. Et Maître Eckhart n'a de cesse qu'il nous ait montré cette percée qui nous situe et nous établit dans ce que nous sommes réellement, c'est-à-dire le Vide. Et ce Vide de toute chose est aussi le vide de Dieu, c'est-à-dire l'état de vacuité qui était le nôtre avant notre naissance temporelle, qui est maintenant le nôtre dans l'état d'attention sans intervention, dans le renoncement total à notre volonté propre. « Ils sont venus au monde vides » (log. 28), nous dit Jésus tout en nous invitant à nous tenir dans le commencement : « Heureux celui qui se tiendra dans le commencement et il connaîtra la fin, et il ne goûtera pas de la mort » (log. 18).

b) - *Ensuite celui qui ne sait rien.* Il s'agit d'être pauvre non seulement de tout vouloir, mais aussi de tout savoir. Est réellement pauvre celui qui désire ne rien savoir ni de Dieu ni de la créature ni de lui-même. Si je suis vide de toute chose, je peux tout recevoir. Si je ne suis vide que partiellement, je ne peux être le réceptacle du Tout. Car le Tout n'est pas partageur : « Suis-je un partageur ? » nous demande Jésus (log. 72). Le mental voudrait bien s'attribuer un « secteur » de la connaissance et pouvoir dire : je suis différent d'un tel. Mais, au niveau qui nous requiert, il s'agit de Tout ou rien. Là où il y a différence ou partage, il y a dualité ; et la similitude, parce qu'elle maintient la différence, doit être bannie : « Si quelque image ou similitude demeurerait en toi, jamais tu ne serais un avec Dieu » (Sermon *Videte qualem caritatem*). L'identité abolit la différence : « A ce qui est identique, rien d'étranger est mêlé » (Sermon *Vidi Supra montem*). Les images ou les formes témoignent de la différence, mais, au-delà des images et des formes, il y a l'identité : *je suis lui, il est moi*. Comme le dit le poète soufi Rûmi (1207-1273) : « Ma forme n'est pas ta forme, mais je suis toi tout entier ; ma forme est comme un voile ». L'image ou la forme cache la lumière : Jésus confère par ses dits un relief singulier aux paroles du maître rhénan et du maître soufi : « Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elle est cachée. Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera et son image sera cachée par sa lumière » (log. 83). La lumière dissipe les images lorsque le mental consent enfin au lâcher-prise, au *laisser-être* - ce dernier terme correspond à la *Gelassenheit* de Maître Eckhart. - Pas d'opposition entre un monde supérieur et un monde inférieur ; pas de fuite de la situation présente à la façon d'un Plotin, mais le *laisser-être* justifié par le fait que je ne *sais* rien.

c) - *Enfin celui qui n'a rien.* « Le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer » (log. 86). Cette parole de Jésus peut être comprise à différents niveaux comme la pauvreté dont nous entretient Maître Eckhart. Cependant Jésus, comme Maître Eckhart, nous demandent de ne pas nous arrêter en chemin. Le maître rhénan n'hésite pas à dire : « Mon être essentiel est au-dessus de Dieu ». Il va jusqu'à écrire : « Si je n'étais pas, Dieu ne serait pas " Dieu " ». Et il s'explique : « Dans la percée où je suis libéré de ma propre volonté et de la volonté de Dieu et de toutes ses œuvres et de Dieu lui-même... Là je suis ce que j'étais, là je ne diminue ni n'augmente, car là je suis une cause immobile qui meut toute chose. Là Dieu ne trouve plus de lieu dans l'homme car avec cette pauvreté l'homme acquiert ce qu'il a été de toute éternité et ce qu'il demeurera à jamais ». Une telle communication ne peut être reçue que dans

le silence, car elle est d'abord invitation au silence. Néanmoins, comme elle traduit sous un vêtement rationnel une expérience ineffable, elle est également invitation à dire comment nous recevons le message et comment il se conjugue avec un autre message.

Lorsque Jésus dit que le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer, il se nomme tout d'abord lui-même, mais il désigne aussi ceux qui font le deux Un (log. 106) ⁽¹⁾. Le fils de l'homme ne connaît nul lieu où se reposer ; il ne peut même pas accepter l'asile du Père car cette démarche tendrait à maintenir une différence, un désir, une dépendance, bref, un avoir, ce qui serait contraire à l'extrême pauvreté totale du Vide originel qui est en même temps victoire de l'Identité sur la Différence. Cette victoire, Jésus l'a remportée, non en triomphant du Père, mais en constatant sa commune identité et son indissoluble unité avec lui : « Le Père et moi sommes un » (Jn. 10.30). En somme, l'état de pauvreté totale est réalisé chez Jésus comme chez Eckhart lorsque l'Identité a aboli toute Différence. Le creuset où s'établit cette Identité réunit l'homme, le monde et le Père, autrement dit le Royaume intérieur où s'accomplit cette alchimie est l'Un ou le Tout.

Comment chez Maître Eckhart la percée au-delà de Dieu jusqu'à la Source et l'origine de la Source, qui est la marque de la plus extrême pauvreté, est-elle conciliable avec sa doctrine de la filiation, laquelle semble maintenir un état de dépendance entre le Père et le Fils ou tout au moins un rattachement à la Trinité ? Dans un prochain Cahier nous tenterons d'examiner, toujours à la lumière de l'enseignement de Jésus, si l'enfantement peut s'accomplir, se parfaire et s'abolir en cette percée dans la Dèité.

(1) On a vu déjà que le terme *Fils de l'homme* désigne chez les gnostiques le pneumatique, pour le distinguer de celui qui est né de la femme. « Ma mère m'a enfanté mais ma Mère véritable m'a donné la vie ». Le pneumatique a été engendré à la vie de l'Esprit. Il est en réalité androgyne. Jésus parle de cet androgynat primordial (log. 22) qu'il nous faut retrouver.

BIBLIOGRAPHIE

GARAUDY (Roger). — *Appel aux vivants* - Paris, Ed. du Seuil, 1979.

« Il faut peu d'imagination pour se représenter notre mort, disait René Guénon. Il suffit de prolonger en pointillé les dérives de notre temps... ».

Il est réconfortant de voir un philosophe, demeuré marxiste *et* chrétien, rejoindre, dans cette constatation lucide l'un des maîtres à penser de notre génération. Et l'on se réjouira de saluer ce retour aux sources qui nous vaut une synthèse des traditions authentiques.

La position paradoxale de Roger Garaudy a pu surprendre et parfois choquer. Ce n'est pas nous qui nous étonnerons de constater qu'il ne renie pas ses anciennes fidélités et qu'il demeure communiste en dépit de son exclusion du parti après le « coup de Prague ». Pourquoi se repentir d'accidents de parcours qui sont autant d'enseignements ?

L'essentiel c'est qu'au-delà des idéologies sanglantes, des technologies suicidaires et des Eglises impuissantes à dominer leurs désordres, au-delà du mensonge généralisé, l'homme *d'aujourd'hui* retrouve le langage de ce que nous appelons la « gnose éternelle » : c'est la « sagesse des trois mondes » qui l'a conduit à offrir à ses contemporains sa propre vision d'un monde socialiste enfin ancré sur les réalités concrètes. Roger Garaudy a su tirer la leçon des révoltes légitimes, qu'il s'agisse des paysans du Larzac, du réveil de l'Islam ou de la misère du Tiers-Monde.

On pourra, bien entendu, refuser de le suivre lorsque sa volonté de compréhension l'amène à justifier le fanatisme des religions « révélées ». Mais les excès mêmes dont nous mesurons chaque jour la gravité, ne devraient-ils pas nous engager à remettre en question les conceptions justement qualifiées de « faustiennes » d'une civilisation occidentale enivrée de ses dangereuses « réussites » ?

Le message de Roger Garaudy est, malgré tout, un message d'espoir, à l'appui d'un projet de réforme socialisant et écologique. Il ne s'agit pas d'examiner ce texte qui mérite certainement d'être étudié, ce qui nous concerne ici, c'est qu'il implique la reconnaissance des responsabilités et des obligations de chacun et c'est à ce prix que la métanoïa collective, ou plus exactement, la contagion des métanoïas individuelles, pourrait nous sauver du désastre.

Puisse cet appel être entendu ! Il ne s'adresse pas aux survivants résignés, mais bien aux *vivants...* de l'esprit. A travers les siècles, il répond aux avertissements de *Jésus-le-Vivant*.

P. S.

DURCKHEIM (Karlfried, Graf) ; GÖTTMANN (Alphonse). — *Dialogue sur le chemin initiatique* - Paris, Ed. du Cerf, 1979. (Témoins spirituels d'aujourd'hui).

Cet ouvrage, le premier d'une collection destinée à répondre à l'attente de l'homme d'aujourd'hui en quête du vrai mystère spirituel, permet à l'un de ces maîtres de définir son itinéraire au cours d'une conversation libérée de tout didactisme et où le sage dévoile sa personnalité rayonnante, sa ferveur contagieuse et l'humour qui ne l'abandonne jamais.

Toute une vie consacrée à la recherche essentielle, les impressions déjà conscientes de l'enfance, la bouleversante rencontre de la petite mort multiple au cours de la grande guerre, tout cela est évoqué en préface de ce que Durckheim appelle la grande expérience de l'Être, provoquée par la lecture d'un verset du Tao Te King.

Sur sa voie, nous retrouvons les signes de piste des gnostiques d'hier et d'aujourd'hui : Eckhart, Ramana Maharshi, Ma Ananda Moy et, parmi les philosophes, C.-J. Jung, qui ouvrit à la psychanalyse de merveilleuses perspectives de recherche. La pratique du Zen et des arts martiaux japonais devait, d'autre part, le mettre en mesure d'offrir aux chercheurs d'Occident un ensemble de techniques efficaces qui, dirigées par le Maître, attirent de plus en plus ceux qui sont en quête de la véritable spiritualité, celle qui oriente l'homme vers son Être intérieur, le Maître qui est en lui.

Cette expérience de l'Être, Durckheim la développe dans cet ouvrage très attachant où il s'exprime dans un langage très simple, très direct, et c'est à un nouvel art de vivre que le Maître convie ses lecteurs.

Prêtre de l'Eglise orthodoxe de France, Alphonse Göttmann acquitte avec une joie que l'on devine, sa dette de reconnaissance à l'égard d'un maître vénéré. Passionnément attaché à sa religion d'adoption, il lui arrive de dévier l'entretien vers une érudition théologique qui menace parfois de rompre le cours d'une pensée inspirée. On ne canalise pas une source vive et la connaissance que Durckheim possède des religions authentiques et de la vraie tradition chrétienne n'intervient que dans la mesure où elle se rapporte à une expérience directe profondément et parfois douloureusement vécue. D'où la spontanéité et la fraîcheur de ce dialogue où maître et disciple retrouvent la joie de l'enfance et la ferveur d'une foi jaillie du plus profond d'eux-mêmes.

P. S.

« *Le nouveau polythéisme* » par David-L. MILLER (professeur d'Histoire des religions à l'Université de Syracuse, U.S.A.). — Imago Ed., 1979 ; première édition américaine en 1974.

Ce petit livre, plein d'aperçus intéressants, est à rapprocher du logion 30 : « Là où il y a trois dieux, ce sont des dieux ». Remarquons-le : Jésus ne dit pas : « ... faux dieux » ; nulle incitation à renverser les idoles comme le feront Polyeucte et les missionnaires, ou à détruire les bosquets sacrés comme le propose Bernard-Henri Lévy (« *Le Testament de Dieu* », p. 161) ; en effet, ces formes « primitives » du sacré correspondent à des rapports justes avec le cosmos ; elles sont garantes d'équilibres planétaires, qui les concilient en une plus vaste unité.

Mais s'il n'est pas de « faux dieux », il en est d'abusifs. Le monde occidental, officiellement monothéiste, est agi, nous dit Miller, par des dieux manipulateurs, activistes : « *Le mouvement massif de la culture contemporaine vers la technologie, loin d'évoluer sans but ni structure, se joue selon les histoires de Prométhée, d'Héphaïstos et d'Esculape* »... « *Héphaïstos est le forgeron divin, le technicien suprême : il est le bâtard de sa mère et souffre d'une carence totale de sensualité et de sentiments* », p. 92. « *Le complexe militaire industriel relève d'Héra, d'Héraclès et d'Héphaïstos* ». p. 93. Nous sommes bien dans l'Age de fer, le Kali Yuga dont parle René Guénon. C'est le règne des « hyliques » selon la terminologie gnostique, et la considération de Miller est éclairante en ce qui concerne les carences et déséquilibres de notre civilisation en Féminité. Elle nous amène à la suite du logion : « là où il y a deux » ; la Mère Cosmique ne doit en aucun cas être refoulée sous prétexte de gagner en puissance ce que l'on abandonnerait en substance ; le « mouvement » ne doit pas abolir le « repos » (log. 50), l'Animus ne doit point opprimer l'Anima.

Cet activisme « hylique » se trouvait déjà dans le Démiurge « psychique » des Hébreux ; Simone Weil cite la Bible : « J'ai apparu à Abraham, à Isaac, à Jacob, comme divinité souveraine ; ce n'est pas en ma qualité d'Être immuable que je me suis manifesté à eux ». Miller est sévère pour les « psychiques » qui régissent nos macro-sociétés occidentales depuis 2000 ans : « *Socialement parlant, le polythéisme n'a jamais cessé d'être en opposition insoluble avec le monothéisme, dont la pire forme est le fascisme, et dont les formes les moins destructives sont l'impérialisme, le capitalisme, le féodalisme et la monarchie. Un polythéisme naissant se cache toujours dans la démocratie* ». (p. 17). Ces « psychiques » ne sont-ils pas ceux qui nous enfermèrent dans la clôture d'une « personne », coupée de l'infini tellurique et céleste ?

L'auteur envisage une plus grande liberté profonde, une revalorisation de la diversité, en nous et hors de nous, grâce à l'abandon des schémas exclusifs, issus du monothéisme. Il cite un Hillman très jungien : « *La psyché tend vers une satisfaction impersonnelle. Mais tant que la culture n'aura pas rétabli dans la vie une harmonie avec les forces archétypiques essentielles - le rythme des jours et les saisons, les inflexions du temps sur la biographie, l'esprit des lieux... - par les dieux qui régissent notre intimité, notre fonction sentiment restera nécessairement à maints égards inférieure, et même pathologique. Notre monde séculier l'empêche d'assurer les valeurs, et de lier l'existence à la réalité archétypique* ». (p. 79).

Un danger (que Bernard-Henry Lévy dénonce dans « Le Testament de Dieu ») serait de revenir à des mythes ou dieux collectifs de type sacrificiel ou homicide. Le « Nouveau polythéisme », déjà pressenti par Nietzsche dans « Le Gai Savoir » (Gallim. « Idées », p. 181), une fois exorcisés - et d'abord connus - les démons massificateurs seraient alors l'approfondissement de ce que nous appellerons, faute de mieux, un *individualisme cosmique*. Non point promouvoir l'homme-nombre, l'homme-masse, qui est toujours le zéro, jamais l'infini ; non point, à l'opposé, la citadelle vide où se bloque l'énergie, et c'est l'ego ; mais le centre de chacun, la singularité irréductible de la *demeure* (et il est plus d'une demeure, dans la maison du Père), ou encore le puits creusé en direction du Soi (log. 74). Mais alors, du moi au Soi, les dieux ne seraient-ils pas ces couches géologiques, humus, sable, cailloux, argile, que l'on doit forer pour atteindre l'Eau, la Source bouillonnante, afin de s'y confondre ? (log. 13). Dès que le forage est réalisé, l'eau monte et vivifie tout acte : « Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là » (log. 77). Ce que d'humbles tribus primitives ont su vivre, pour le meilleur il nous faut le retrouver : notre tâche est de re-sacraliser la vie quotidienne, non dans le sens de la peur, mais dans le sens de l'amour.

Écoutons Miller :

« *Une théologie polythéiste sera gnostique (Hans Jonas), mais selon la connaissance secrète d'Hermès, et non comme celle, volontaire, de Prométhée.*

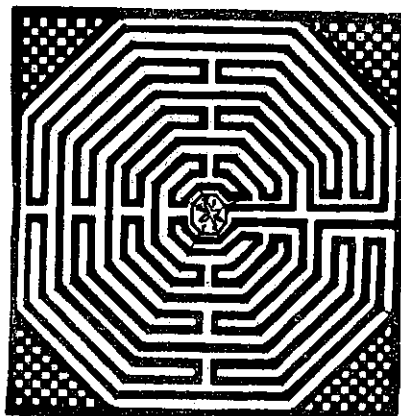
« *Une théologie polythéiste sera consciente du corps (Norman O. Brown), non à la manière d'Hélène liée à Aphrodite, mais à celle d'Eros qui abandonne sa mère pour Psyché.*

« *Une théologie polythéiste ouvrira l'homme à ses profondeurs...* » (p. 104).

A travers cette diversité unifiée - non concassée et sans fractures - le « pneuma », l'Esprit, se cherche-t-il ? On lira comme complément au « Nouveau

polythéisme » la causerie de Roc, membre de la communauté écologique et mystique de Findhorn, en Ecosse, intitulée « Les Esprits de la nature ». Après coïncidence en-statique avec le dieu Pan, Roc voit la nature fourmiller d'esprits, les « élémentaux ». Le grand Pan, « mort » à la fin de l'Antiquité gréco-latine, ressuscite-t-il grâce à des groupes privilégiés, alors que sur le globe agonisent les mille formes de la Vie ?

Robert GAUD



Initiation à la grammaire copte

DEUXIÈME COURS

LES ARTICLES ET LES DÉMONSTRATIFS

Les articles et les adjectifs démonstratifs s'écrivent toujours devant le nom ou l'adjectif qu'ils déterminent. Ils forment avec lui un seul mot en copte.

I. - L'ARTICLE

A/ Article indéfini

(En français : un, une, du, de la, des)

a) Si le nom ou l'adjectif est au singulier :

on le fait précéder de la diphtongue **OY** (ou, w)

22.20 **ouhikôn** **une** image

34.2 **oubèllè** **un** aveugle

45.6 **oukakoss èrrômè** **un** mauvais homme

13.5 **ènwannguèloss** à **un** ange

Remarque : Certains verbes coptes sont construits avec la lettre **Ⲁ** a ou la lettre **Ⲏ** è (cf. en français des verbes comme écrire à, se transformer en). Cette lettre est reliée au mot suivant, qui est en général le complément d'objet du verbe. Si ce mot a un article indéfini, le **OY** ou, w se change en **ⲀY** aw ou en **ⲎY** èw. C'est un phénomène d'assimilation. Ainsi :

Ⲁ + **OY** devient **ⲀY** au lieu de **ⲀOY**

a + ou, w devient aw

Exemple : 8.2 (L'homme est comparable) à **un** pêcheur awôhè

Ⲏ + **OY** devient **ⲎY** au lieu de **ⲎOY**

è + ou, w devient èw

Exemple : 78.3 (Pour voir) **un** roseau èwkach

b) Si le nom ou l'adjectif est au pluriel :

on le fait précéder de **ⲑEN** ou **ⲑN̄** hèn

38.6 **hènhow** **des** jours

49.2 **hènmakarÿoss** **des** heureux, ou simplement : heureux.

En 68.2 et en 69.2.6, on lit **hèmmakarÿoss** probablement à cause de l'attraction du m de **makarÿoss**.

Remarque : Il arrive que le mot copte ne soit précédé d'aucun article, alors que dans la traduction française on est obligé d'en mettre un.

- 33.5 tchére hébès allumer **une** lampe
 47.10 çô érp boire **du** vin
 113.6 té le moment

En revanche, si le nom copte est au vocatif, il est toujours précédé de l'article défini (alors qu'en français l'article est omis).

- 13.9 psah Maître !
 72.5 ô prômè O homme !
 106.5 ptow montagne !

B/ Article défini

(En français : le, la, les)

Il est fréquent qu'un mot masculin en copte soit féminin en français, et inversement.

- a) masculin singulier Π p ou ΠΕ pè
 12.5 pma l'endroit
 26.2 ptché la paille
 57.5 pèkrok la semence
- b) féminin singulier : T t ou TE tè
 57.2 tmèntèro le royaume
 21.24 tèk'hriÿa le profit
- c) masculin et féminin pluriel : N ou Ñ èn
 83.2 ènhikôn les images
 84.2 ènhow les jours

II. - LE DÉMONSTRATIF

Il est formé à partir de l'article, avec une ou deux voyelles en plus.

A/ Adjectif démonstratif

(En français : ce, cet, cette, ces, complétés souvent par l'adverbe ci ou là placé après le nom).

- a) masculin singulier : ΠI pi, ΠEI pÿ ou ΠEEI pèÿ
 76.7 pimargarités cette perle
 48.3 pÿéÿ cette maison
 91.8 pèÿkaÿross ce temps-ci
- b) féminin singulier : TI ti, TEI tÿ ou TEEI tèÿ
 Les deux premières formes ne sont pas attestées dans Thomas.
 11.2 tèÿpè ce ciel (il faut corriger le ciel par ce ciel, à la dernière ligne de la page 280).
 29.8 tèÿmènt'hékè cette pauvreté

- c) masculin et féminin pluriel : **NI ni, NÉI nÿ** ou **NEÉI nÿ**
 La deuxième forme n'est pas attestée dans Thomas.
 92.4 ènnihow en **ces** jours
 19.6 nÿônè **ces** pierres

B/ Pronom démonstratif

(En français : **celui, celle, ceux, celles**, à quoi on joint souvent l'adverbe **ci** ou **là** ; **ce, ceci, cela**).

- a) masculin ou neutre singulier : **ΠΑΕΙ paÿ** ou, plus rarement, **ΠΗ pé**
 8.3 **paÿ** èntahnoutchè **celui** qui avait jeté
 29.6 tÿèr chpèrè èmpaÿ je m'émerveille de **ceci**
 61.14 ètbè **paÿ** à cause de **cela**
 70.4 èchôpè mèntètèn **pé** si vous n'avez pas **cela**
- b) féminin singulier : **ΤΑΕΙ taÿ**
 13.15 **taÿ** **celle-ci**
 112.2 **taÿ** ètochè èntpsuk'hé **celle** qui dépend de l'âme
- c) masculin, féminin et neutre pluriel : **ΝΑΕΙ naÿ**
 63.9 **naÿ** nè **celles-ci, ce sont**
 99.5 **naÿ** nè **ceux-ci, ce sont**

Remarque : Il faut encore signaler les mots **ΠΕ pé, ΤΕ tè** et **ΝΕ nè**. On ne peut pas toujours les considérer comme des pronoms démonstratifs. Le plus souvent, ils relient le sujet au prédicat dans une phrase sans verbe. Leur sens est alors l'équivalent du verbe être. Ils retrouvent leur valeur démonstrative lorsqu'ils sont suivis de la lettre **Τ t**, qui est le signe du pronom relatif (dans ce cas, ils sont reliés au mot qui suit : 1.2, 2.2...)

L'expression **ΠΕΤΜΑΥ pètèmmaw** signifie littéralement : **celui qui est là**. En fait, elle est l'équivalent du pronom démonstratif **celui-là**.
 Exemple : 15.6 **pètèmmaw** pè pètènÿôt **celui-là** c'est votre Père.

Yves HAAS

POÉSIES

*J'ai fait le tour, ô Maître, de tous les matins :
n'en ai pas trouvé de plus clair que ton visage.
Jamais je n'ai fermé les yeux dans le sommeil
avant de Te trouver présent
entre l'œil et la paupière.
Plus je m'endors en Toi, plus je m'éveille à Toi.
Je suis en allégresse à l'ombre de tes ailes,
ne vois que si je Te regarde...
Tu me sauvas des pièges d'eau,
quand déjà s'enfonçait l'âme
sous sa cargaison de ténèbres.
Toi dont les larmes font fleurir l'ardent désert,
Tu m'as irrigué de ta Grâce,
et je fuse arbre de plein vent.
Ma cime écoute ton silence aux tribunes du Verbe.*

Jean BIÈS

Le poème ci-dessus est extrait du recueil : « Les pourpres de l'Esprit » (col. Points et Contrepoints, éd. de la Revue Moderne, 1979) ; il est le dernier d'une trilogie inaugurée avec « Connaissance de l'amour », suivi « d'Extases buissonnières » dont nous avons rendu compte dans nos Cahiers (voir n° 15).

L'Orient inspire ce dernier recueil qui chante l'Un à travers ses épiphanies.

UNION

*Dans mon œil ton visage
sur ma main le poids de ta main
dans mon oreille tes paroles
mais tu n'es nulle part
les sens ne me sont rien
c'est vainement que je te cherche.
Peut-être
me faut-il attendre la nuit
qui m'illuminera
pour que m'habite ta présence
intimement et telle
que disparaîtront ton visage
ta main et tes paroles.*

Philippe DUMAINE

Pour dire l'ineffable, l'ésotérisme a souvent recours à la voix des poètes. Dans la longue nuit où agonise notre civilisation, les poèmes des « mendiants d'azur » sont des signes lumineux sur notre chemin.

Union est tiré d'une plaquette réunissant des poèmes inédits de Philippe Dumaine ; ceux-ci sont précédés d'une présentation de la vie et de l'œuvre du poète par Jehan Despert, (col. Visages de ce temps, 1979).